

**HEYDRICH, LE GRAAL  
ET LA MARMOTTE**



**PETER BERLING**



**PIRANHA**





HEYDRICH, LE GRAAL  
ET LA MARMOTTE



Peter Berling

# HEYDRICH, LE GRAAL ET LA MARMOTTE

—

traduit de l'allemand par Georges Grock

**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

Édition originale :  
*Der chauffeur*

Copyright © 2014 by Europa Verlag GmbH & Co. KG,  
Berlin München Wien

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français  
par l'agence Editio Dialog, Michael Wenzel, Lille.

© Piranha 2016,  
pour la traduction française

*En souvenir de ma grand-mère,  
Marie Luise Berliner,  
et de son fils Max*



## Dramatis Personae

|                            |   |
|----------------------------|---|
| Max WITTACHER              | <i>Dit la Marmotte</i>  |
| Charlotte RUEGGLI-PANCHAUD | <i>Dite Charlot', orpheline</i>   |
| Adelheid PANCHAUD          | <i>Dite Addy, sa jumelle</i>  |
| Reinhard Tristan HEYDRICH  | <i>Dit le Contre-Ut, chef du Sicherheitsdienst (SD), service de sécurité nazi</i> |
| Walter SCHELLENBERG        | <i>Directeur du SD-Ausland (département Étranger)</i>                             |
| Antoinette de RIVES        | <i>Baronne ambitieuse, membre de la Société des Polaires</i>                      |
| Grete von URBANITZKI       | <i>Journaliste viennoise</i>  |
| Otto RAHN                  | <i>Chercheur sur le Graal</i>   |

### Berlin

|                          |   |
|--------------------------|---|
| Katharina ZAMMIT         | <i>Gérante du salon Kitty</i>   |
| Erwin SCHULTZE           | <i>Concierge du salon Kitty</i>   |
| Professeur Alfred SCHMID | <i>Dit le Grand Forgeron, tailleur des uniformes de Göring</i>  |
| Julius OBWASSER          | <i>Mouchard</i>   |
| Docteur Felix KERSTEN    | <i>Masseur finlandais de Himmler</i>  |
| Ernst UDET               | <i>Héros de l'aviation</i>  |
| Amiral Wilhelm CANARIS   | <i>Héros de la guerre navale au cours de la première guerre mondiale; ultérieurement chef de l'Abwehr, service de contre-espionnage de la Wehrmacht</i> |

### France

|                                   |   |
|-----------------------------------|---|
| Fernande, comtesse de PUJOL-MURAT | <i>Châtelaine en Ardèche</i>  |
| Christian BERNADAC, père et fils  | <i>Guides touristiques en Ariège</i>  |
| Antonin GADAL                     | <i>Chercheur sur les traditions populaires et sur les grottes; spécialiste des cathares</i> |
| Paul-Alexis LADAME                | <i>Occultiste, Polaire</i>  |
| Maurice MAGRE                     | <i>Écrivain, Polaire</i>  |
| Gaston de MENGEL                  | <i>Dit le Grand Supérieur inconnu (grand maître secret des Polaires)</i>                    |

## Suisse

|   |  |
|---|--|
| Karl Ernst KRAFFT                           | <i>Dit l'Esprit du langage, cosmobiologiste et conseiller personnel</i>        |
| Carl Gustav JUNG                            | <i>Psychiatre</i>  |
| Raoul FERRAUD                               | <i>Délégué de la Société des Nations, ami d'Otto Rahn</i>                      |
| Carl Jacob BURCKHARDT                       | <i>Historien et diplomate, CICR</i>  |
| Marguerite PANCHAUD                         | <i>Directrice de la manufacture de porcelaine à Genève; tante des jumelles</i> |
| D <sup>r</sup> Maximilian O. BIRCHER-BENNER | <i>Fondateur de la clinique Bircher-Benner</i>                                 |
| Béatrice NEUNER                             | <i>Diététicienne, clinique Bircher-Benner; mère de Max</i>                     |

## Autres

|                             |   |
|-----------------------------|---|
| Anna Van der KOPPELN        | <i>Épouse hollandaise de K. E. Krafft</i>       |
| Theodore CHAPPELLIER        | <i>Éditeur bruxellois de K. E. Krafft</i>       |
| Keun, baron Van HOOGERWOERD | <i>Astrologue hollandais</i>                    |
| Louis de WOHL               | <i>Astrologue hongrois, son élève</i>           |
| Emil TRÁVNÍČEK              | <i>Garde-chasse tchèque à Jungfern-Breschan</i> |
| Virgil TILEA                | <i>Diplomate roumain</i>                        |
| Captain George BEST         | <i>Agent secret britannique</i>                 |
| Otto VOGELSANG              | <i>Éditeur fribourgeois d'Otto Rahn</i>         |

## Parti nazi / SS

|   |  |
|---|--|
| Heinrich HIMMLER                          | <i>Reichsführer (chef suprême) de la SS</i>                          |
| Karl WOLFF                                | <i>Chef d'état-major de Himmler</i>                                  |
| Lina von OSTEN                            | <i>Épouse de Heydrich</i>  |
| D <sup>r</sup> Joseph GOEBBELS            | <i>Ministre de la Propagande</i>                                     |
| Magda GOEBBELS                            | <i>Son épouse</i>  |
| Hermann GÖRING                            | <i>Maréchal du Reich, commandant en chef de la Luftwaffe</i>         |
| Adolf HITLER                              | <i>Führer et chancelier du Reich</i>                                 |
| Rudolf HESS                               | <i>Suppléant du Führer</i>   |
| Albert SPEER                              | <i>Architecte, ultérieurement ministre de l'Armement du Reich</i>    |
| Karl Maria WILIGUT                        | <i>Colonel, dit Weisthor; directeur de la fondation SS Abnenerbe</i> |
| D <sup>r</sup> Hiltgund SCHLARB-BOERINGER | <i>Secrétaire de la fondation SS Abnenerbe</i>                       |

Otto von SKORZENY  
Heinrich MÜLLER

*SS, ultérieurement libérateur de Mussolini  
Dit Gestapo-Müller, chef de la Gestapo*

### **Personnalités de l'époque**

Marlene DIETRICH

*Comédienne et chanteuse*

Ernst JÜNGER

*Écrivain*

Comte Hermann KEYSERLING

*Philosophe, fondateur de l'école de la Sagesse*

Elly NEY

*Pianiste*

Arno BREKER

*Sculpteur*

Hendrik van der NEDERLANDE

*Époux princier de la reine Wilhelmina*

Leni RIEFENSTAHL

*Réalisatrice de cinéma*

Charles LINDBERGH

*Pionnier de l'aviation*

Joséphine BAKER

*Danseuse*

Oscar NIEMEYER

*Architecte*

Elly BEINHORN

*Aviatrice*

Bernd ROSEMEYER

*Pilote de course*

Yehudi MENUHIN

*Violoniste*



# LE SIFFLEMENT

Automne 1942

La marmotte se tient droite sur ses pattes arrière, aux aguets, devant son terrier. Qu'un de ces congénères siffle pour donner l'alerte, la voilà qui disparaît en un éclair dans sa caverne.

Moi, Max Wittacher, je suis venu au monde à Colmar en 1912 – j'appris ultérieurement que c'était l'année du naufrage du *Titanic*. Compte tenu de mon âge, je ne perçus pas grand-chose de la première guerre mondiale, si ce n'est qu'après elle nous avons appartenu à la France. Comme ma mère était issue d'une famille qui avait fait fortune et avait acheté de grands vignobles dans le massif du Kaiserstuhl, j'entrai sans difficulté au lycée de Fribourg. Cela eut au moins le mérite de réconcilier un peu mon père, nationaliste allemand, avec son destin.

Dès cette époque, à la fin des années vingt, le sifflement devenait déjà plus bruyant et se mêlait d'un roulement de tambour nerveux ; je n'avais pas l'intention de sauter dans le trou que la Suisse toute proche tenait à ma disposition ; je préférerais bondir – j'avais dix-sept ans – sur la première voiture qui passerait. C'était une automobile de luxe qui m'emporta dans un monde totalement étranger et me plongea dans des aléas à côté desquels le mot « aventure » paraît décrire de vulgaires broutilles. Je fus entraîné dans un tourbillon qui m'éleva parfois furieusement pour me rejeter ensuite dans d'obscurs abysses, phénomène de pure folie qui dépasse encore aujourd'hui mon entendement et pousse à ses limites mon imagination, qui n'est pourtant certainement pas sous-développée.

Et pourtant, treize années plus tard, tandis que Max Wittacher se retrouve dans un pays de conte de fées semblable à la roseraie de Laurin, le roi des nains, je me tiens dans mon trou. J'entends siffler la marmotte, au loin brillent les sommets enneigés des

Pyrénées. Quelque part dans les profondeurs de l'Union soviétique a commencé le combat pour Stalingrad. Quand j'arrive à attraper la bonne station sur le poste, je peux entendre le fracas, les hurlements à la mort, les explosions. Et soudain je me rappelle l'émission de radio que j'écoutais en secret.

*Oung Mong engage ses légions noires dans la bataille décisive* – à moins que cela n'ait déjà désigné l'ordre sanglant du Reichsführer ? Ordre destiné à contrer le pouvoir condensé des purs, les forces unies des bons esprits sortis de la profondeur d'Agartha ? La solution de cette sombre énigme qui, enfant, me donnait déjà des frissons dans le dos ? Je ne veux plus entendre ça, j'écris, sans guère prêter foi à la paix qui règne ici, j'écris ce qui s'est passé jusqu'à ce que je me réveille, ici, comme si j'étais sorti de l'ivresse absurde d'une drogue infernale à laquelle je ne suis toujours pas certain d'avoir survécu.

Il a fallu longtemps, une éternité de treize années, avant que cela ne s'empare aussi de moi, que je ne sois effleuré par la souffrance de ces millions de personnes dont l'unique faute était de ne pas correspondre aux délires sur la race aryenne.

J'ai dû faire l'expérience, par l'intermédiaire d'amis chers, de ce que signifie ruer dans les brancards quand ceux-ci portent le nom de Gestapo. J'ai ainsi servi de chauffeur à Otto Rahn, le chercheur spécialisé sur les questions liées au Graal, j'ai approché le redouté Reinhard Tristan Heydrich sans doute de plus près qu'aucun autre de nos contemporains, pas même son épouse, ne l'a fait.

Si Heinrich Himmler, le tout-puissant Reichsführer SS, me tenait à présent entre ses mains, il me cuisinerait sans doute jusqu'au sang, il me ferait écorcher vif – quitte à regarder ailleurs, car la vue du sang qui gicle, de quelque race qu'il soit, lui a toujours donné la nausée. Mais pour ce genre de besognes, il a ses *rudes camarades*.

J'ai surpris Heydrich, alors que je m'apprêtais à entrer sans frapper dans le Corps C, la salle destinée à l'entraînement physique du Contre-Ut, qui criait, comme sous le coup d'une profonde haine : « Je t'ai enfin, canaille ! » Puis j'ai entendu le claquement sonore d'un coup de feu et le tintement du verre épais qui se brise. J'ai ouvert la porte à la volée : Heydrich se tenait debout,

en caleçon, et regardait fixement la gigantesque paroi vitrée, désormais en morceaux, de notre salle de physiothérapie.

Il serrait encore son Mauser PPK dans la main : il avait tiré, à hauteur de tête, sur son propre reflet ! Et j'étais l'unique témoin de cette scène. Ce privilège – que je n'avais jamais réclamé – me resta gravé dans le crâne jusqu'à l'explosion de cette bombe qui valut finalement la mort à Reinhard Tristan Heydrich, à cet homme qui se sentait invulnérable, qui envoya à la fosse commune, d'un trait de plume glacial, des centaines de milliers de personnes tuées d'une balle dans la nuque, qui haïssait sans doute tout aussi peu les Juifs que les marmottes et les dépouilla pourtant tout vifs des millions de fois, exécutant sans pitié l'ordre criminel dont il était lui-même en partie responsable.

Je n'oublierai jamais cette image : la voiture devant moi fonçait vers le virage en épingle à cheveux, le chauffeur réduisit la vitesse, rétrograda, passa la seconde – c'est alors qu'un homme qui se tenait au bord de la route, l'air de penser à autre chose, ôta le cache-poussière qu'il portait sur le bras, laissant apparaître une mitraillette Sten. Il la pointa vers Heydrich, appuya sur la détente, mais l'arme ne tira pas un seul coup de feu ! Il la jeta par terre.

Au lieu de mettre plein gaz, le chauffeur freina brutalement. Heydrich se dressa, sortit son pistolet de service de son étui et tira sur l'homme qui venait de rater son attentat et tentait de prendre la fuite. Deux autres individus surgirent soudain. Le premier tripotait un objet qui ressemblait à une grenade, le second, le plus jeune, la lui arracha des mains avec impatience et la lança vers la voiture. Elle explosa sous mes yeux, derrière la roue arrière. Heydrich s'effondra. Je m'étais instinctivement jeté sur le siège vide du passager, afin de mettre la main sur l'arme de service que j'avais rangée dans le vide-poches de la portière. Au moment où je me redressais et où mon regard remontait en suivant le cadre de la fenêtre ouverte, je vis son visage : un ange de la vengeance aux boucles rouge Titien ! C'était *elle* qui avait jeté la bombe !

Je tentai de lui adresser, des yeux, un signal désespéré pour qu'elle disparaisse aussitôt, sur-le-champ. Bon Dieu ! Je sautai de ma voiture et courus en avant, vers la Mercedes. Heydrich

était allongé sur le capot et perdait son sang. Des passants avaient déjà arrêté une fourgonnette pour faire transporter le blessé à l'hôpital.

Dans mon étrange uniforme blanc, gesticulant, le pistolet à la main, j'ordonnai en criant qu'on laisse le protecteur du Reich sous ma garde. J'aidai ceux qui chargèrent l'homme en sang sur la banquette arrière de ma voiture, puis je partis sur les chapeaux de roue.

Existe-t-il des marmottes juives, d'autres qui vénèrent le Sauveur, la Grande Mère, la Vierge éternelle? J'espère secrètement que la marmotte a un penchant pour Bouddha.

I  
LES PATTES



# À LA MANIÈRE SUISSE

1929

Je regardai à l'extérieur, vers le lac de Zurich. La légère brise de la fin de l'été faisait onduler la surface, et je feuilletais l'hebdomadaire *Weltwoche*.

## L'AÉRONEF ALLEMAND GRAF ZEPPELIN A BOUCLÉ LE TOUR DE LA TERRE EN 21 JOURS

Il y avait de quoi être fier, d'autant plus que quelques semaines seulement avant cette date, le *Bremen* avait reçu le Ruban bleu après avoir battu le record de traversée de l'Atlantique et qu'un Junkers W 33 avait pulvérisé celui de l'altitude en montant à la hauteur fantastique de 12 739 mètres.

À une certaine distance de mon siège à coussins rayés, sous le parasol, deux quatre sans barreur achevaient leur compétition silencieuse sur la ligne d'arrivée; on ne les distinguait que par la plongée fulgurante et hachée de leurs rames dans l'eau – on aurait dit le mécanisme d'une horloge suisse!

Je jetai un coup d'œil à la Bucherer que je portais à mon poignet. Je devais y aller, et le plus rapidement possible!

J'avalai la dernière gorgée de mon Cynar allongé d'un trait de Passugger et quittai la terrasse du Baur au Lac, d'autant plus que les deux canoës se dirigeaient à présent vers le débarcadère. Des cris de joie les précédèrent.

«Hip, hip, hip, hurra!» Les sportifs insoucians célébraient le vainqueur. Je n'étais pas forcé de supporter ça en plus du reste – c'étaient des Anglais!

Aussi pressé que j'aie été, je ne me laissai pas priver du plaisir de traverser le hall de l'hôtel. J'aimais cette atmosphère de

tradition exotique et pompeuse, mâtinée de la fraîche opulence de la modernité. À la réception, j'aperçus une jeune femme accoudée au comptoir, blonde, sans doute – sa coupe à la garçonne était dissimulée sous le bonnet de pilote tendu sur son crâne. Il me sembla l'avoir déjà vue, mais où ?

En franchissant la porte de verre pour sortir, je vis la Bugatti verte négligemment garée de biais devant l'entrée. Les clefs étaient sur le contact : c'était Tamara de Lempicka ! On ne pouvait pas échapper à l'autoportrait du peintre américain au volant de son bolide de luxe depuis qu'elle avait exposé au Kunst und Gewerbeverein : l'incarnation du chic et du mondain.

Je traversai le jardin public en diagonale, d'un pas rapide, vers la Bahnhofstrasse. En réalité, j'avais eu l'intention de faire encore un tour à Bellevue parce que j'avais vu sur le trajet, garée devant le café Odeon, une Duesenberg Phaeton éblouissante, le tout dernier modèle en date. Mais les gens étaient trop nombreux à se presser autour de la voiture. Peut-être était-ce une diva célèbre – ou même une star de Hollywood ? À moins que ce rêve automobile n'ait à lui seul été capable d'attirer cette grappe humaine : son capot allongé, gigantesque, disproportionné, ses tubulures d'admission chromées, l'insolence de ses pneus blancs montés sur d'étincelantes jantes à rayons ?

Je n'avais malheureusement plus le temps de m'arrêter. Je courus le long des vitrines séduisantes des marques de luxe zurichoises, laissai sur ma gauche la Paradeplatz et changeai de trottoir juste avant la boutique Bucherer, horlogerie et joaillerie. Quand j'aperçus l'inévitable barre de chocolat triangulaire géante, réclame pour Toblerone, qui tournait avec une lenteur irrésistible et brillait de l'intérieur pendant la nuit, j'empruntai la Schweizergasse et pressai le pas jusqu'à ce que je sois enfin arrivé au but, l'entrée latérale du gigantesque grand magasin Globus.

Un type en sueur sous sa tignasse frisée, les lèvres agitées d'une étrange vibration, faisait tellement d'efforts pour ne pas regarder les deux jeunes filles bien habillées qu'elles en gloussaient déjà. En vérité, je me demandais nerveusement comment je pourrais me présenter à ces deux jeunes filles de mon âge, en faisant ronfler mon moteur, et en donnant l'image que je voulais qu'on ait de

moi : dynamique, mais d'une humeur égale – *casse-cou et pourtant assez agile pour assurer sa sécurité*. En réalité, le tableau que j'offrais se situait sans doute entre le voyeur obscène et le *gaga* complet.

« Brouhououooh ! » Il ne m'était rien venu de mieux à l'esprit que le vol inaugural du Do X à douze moteurs, c'est-à-dire six hélices de chaque côté, le plus grand hydravion qu'on ait jamais construit. Quelque chose détourna alors mon attention : à l'arrière-plan, un homme vêtu de gris se glissait discrètement par la porte vitrée de l'aile de la direction. Son regard s'attarda brièvement sur les trois personnes qui attendaient ; la minceur frappante de son visage donnait à ses yeux sombres un aspect encore plus perçant. Il nous scrutait de la même manière qu'un scientifique observe ses objets d'étude – un œil collé au monoculaire de son microscope. Quand il nous eut ainsi tous observés, l'homme malingre se faufila sans bruit par une porte latérale de la salle de réunion. À la porte principale, au-dessus de nos têtes, une plaque brillante annonçait dans un cadre de laiton : *Karl Ernst Krafft – Graphologie et caractérologie*.

Personne, à part moi, n'avait remarqué l'arrivée du conseiller du personnel. Je continuais à tenter de reproduire avec la bonne tonalité le ronflement croissant des moteurs, en y mettant, sans doute, tellement de cœur que la plus en chair des deux jeunes filles ne put retenir son rire plus longtemps.

« Comment s'appelle ta voiture à pédales ? » demanda-t-elle en gloussant, avant d'ajouter en se mordant la lèvre, l'air frivole : « Et l'audacieux pilote, il a un nom, lui aussi ? »

– Max », répondit avec assurance le garçon aux boucles noires et aux yeux verts – car c'est ainsi que je me voyais. « Max Wittacher ! Et il ne s'agit pas du tout d'une voiture, mais d'un Do X ! »

Et comme les jeunes dames ne réagissaient pas comme je l'aurais aimé, j'ajoutai avec un air de défi :

« Je l'ai vu, de mes yeux vu – gigantesque ! »

– Ah ! » dit aimablement la deuxième, celle dont les traits étaient un peu plus fins.

D'ailleurs, elle me plaisait bien plus que la blonde, avec sa coiffure à la garçonne – on aurait dit un casque d'acier ! Celle que je choisis aussitôt comme favorite avait des cheveux beaucoup plus sombres, qu'on aurait dits coiffés au tire-bouchon. Ils encadraient

de rouge Titien son visage mince, comme l'aurait fait la crinière bouclée d'une lionne. Avec elle, j'acceptai volontiers de bavarder.

« Madame ma mère m'a accordé pour mon baccalauréat l'autorisation de partir spécialement pour Friedrichshafen – c'est là-bas, sur le lac de Constance, que je l'ai vu voler... » Je parlais de plus en plus vite, les mots se mirent à jaillir hors de moi. « ... que j'ai vu ce monstre approcher à toute vitesse en poussant devant lui la vague de proue – jusqu'à ce que les patins s'agrippent à l'eau, déchirent les flots, et que les ailes puissantes se soulèvent. Il planait, Tyrannus Rex s'en allait en volant... Brooah !

– Super ! dit la plus rebondie des deux jeunes femmes. Je m'appelle Addy, et voici ma sœur, Charlot' – en réalité, elle s'appelle Charlotte, mais elle ne rêve que de Chaplin... »

Nous n'eûmes pas le temps d'aller plus loin dans la conversation : elles furent toutes les deux appelées dans la pièce d'à côté, le bureau de M. Krafft, tout-puissant conseiller chargé du personnel au grand magasin Globus. Je pouvais entendre leurs voix par le placard qui servait de paroi et dans lequel ne se trouvaient que quelques livres, des ouvrages pour spécialistes.

« Papa est mort avant notre naissance ! » Je reconnus le timbre un peu grave de ma Charlot'.

« C'était l'ingénieur diplômé Urs Rueggli... » La voix d'Addy, pour sa part, avait une légère tonalité de trompette. Tout cela me parvenait par bribes, mais mon ouïe affûtée comprenait le moindre mot. « ... technicien très apprécié, spécialisé dans les hélices de navire... Il est parti avec le *Titanic*... – c'est pour cela qu'oncle Wilhelm s'est occupé...

– Canaris, dit Charlot'. Un ami de Maman.

– Formation scolaire ? » Cette fois, c'était l'organe ébréché et tranchant de M. Krafft. « Baccalauréat ? »

Addy se sentit injustement attaquée :

« Il faudrait encore pouvoir le présenter, à l'époque où nous vivons ! »

Charlot' essaya de rattraper le coup :

« Lycée de Genève, toutes les deux avec mention. »

Mais le mal était déjà fait.

« Peut-être trop qualifiées pour notre maison... »

Addy reprit la parole, cette fois avec ardeur :

«Tante Marguerite, M<sup>me</sup> Marguerite Panchaud, qui nous a adoptées, vous l'a certainement déjà dit : nous faisons tout!

– Presque tout», ajouta Charlot' avec une admirable non-chalance.

«Notre maman nous a quittées quand nous avions sept ans...»

L'inquisiteur se laissa aller à émettre un murmure que l'auditeur discret, de l'autre côté de la paroi, interpréta comme : «Je suis sincèrement navré.» J'avais glissé ma tête si profondément entre deux étagères, l'oreille près de la paroi, que je me retrouvai le nez collé aux livres. Je remarquai qu'ils provenaient tous des éditions Orell Füssli.

«Vraiment regrettable, fit Karl Ernst Krafft, désolé. La clientèle du Globus...» Sa voix se raidit. «... effectue le plus souvent ses achats sur la base de revenus moyens et durement gagnés...

– Pensez-vous que ce ne soit pas notre cas?» Addy était indignée.

Le caractérologue ne se laissa par désarçonner.

«Les petites gens ressentent parfaitement, et plus encore maintenant, en pleine crise économique, lorsque quelqu'un de *mieux* accapare leurs petits francs suisses. Et cela vaut pour les jeunes dames. Fort heureusement!»

À l'intérieur, dans la salle de réunion, on cessa de parler. Puis des portes claquèrent, et pour finir, ce fut le silence absolu. Manifestement, les trois personnages avaient quitté le bureau.

Une demi-heure plus tard, je volais, enfin, pour mieux dire, je glissais à plat ventre sur la rambarde lustrée du gigantesque escalier, laissant derrière moi un M. Krafft perplexe.

Il m'avait surpris en train de paresser dans «son» fauteuil Bauhaus et de feuilleter sans la moindre gêne les notes manuscrites qu'il avait prises. Si je m'étais faufilé dans son bureau, c'était plus par ennui qu'autre chose. Et au lieu de lui présenter mes excuses ou de lui fournir une explication quelconque, je l'avais reçu insolemment :

«Vous avez la migraine?»

L'homme au visage émâcié, à la peau malsaine et aux yeux qui brillaient au fond de leur orbite avoua aussitôt :

«Régulièrement... Et aujourd'hui tout particulièrement.

– Je vais vous la faire disparaître!»

Avant que Karl Ernst Krafft n'ait pu comprendre ce qui lui arrivait, il se retrouva assis dans son fauteuil de direction ; quant à moi, je me postai devant lui et lui attrapai la tête. Je pris son front d'intellectuel entre mes deux pattes, comme dans un étau. Mes pouces lui pressaient les tempes tandis que l'extrémité de mon annulaire, de mon index et de mon majeur appuyait avec une parfaite précision sur les points d'acupuncture du cuir chevelu – si l'on peut dire, car de cheveux, il n'en avait guère. J'avais si souvent répété cet exercice que je dus me forcer à me concentrer pour maintenir une pression constante et inflexible sur la calotte crânienne et ne pas interrompre le flux régulier du fluide. L'effort me faisait haleter ; quant à lui, je ne lui permettais pas plus qu'un léger gémissement.

Puis j'augmentai la pression de mes doigts et les enfonçai aussi profondément dans son crâne qu'il me paraissait justifié de le faire dans son cas. Je soufflai, je râlai – cela faisait partie du traitement ! –, puis, d'un seul coup, j'ôtai mes doigts, je les levai vers le plafond, décrivis des deux mains un large cercle au-dessus de lui et les secouai :

« Dehors la crasse ! »

Krafft me dévisagea, incrédule :

« Effectivement, on dirait qu'on a soufflé dessus ! » Mon patient involontaire haletait. « Ma migraine ! Qu'est-ce que vous avez... »

J'affichai un sourire supérieur.

« Pur magnétisme, répondis-je sèchement. On l'a ou on ne l'a pas ! Antique moyen d'attraction – combiné à la sagesse de Confucius... »

M. Krafft était profondément impressionné. Je me levai lentement et marchai sur le velours moelleux de l'escalier que baignait la lumière crépusculaire des abat-jour en opale colorée. Sortir d'ici, et le plus vite possible ! J'aurais aussi pu prendre l'ascenseur à l'angle du couloir, mais je m'étais laissé séduire par l'amusante provocation que constituait une glissade dans les entrailles de cette gigantesque chenille pourpre. Bien entendu, ce M. Krafft voulut m'admettre dans le personnel du Globus, il m'offrit même un poste d'« assistant de direction » en précisant que je pouvais commencer tout de suite. C'est seulement pour l'amour de Béatrice que je m'étais risqué à présenter ma candidature comme « stagiaire ».

Béatrice, ma mère inquiète, anthroposophe et conseillère diététique dans la clinique du D<sup>r</sup> Bircher-Benner, tenait beaucoup à me voir quitter l'Allemagne où je venais de passer tant bien que mal mon baccalauréat au lycée de Fribourg. Ses bonnes relations me valurent même un passeport en tant que citoyen suisse, bien que je sois né à Colmar et que j'aie donc été Alsacien, plus Français qu'Allemand, et de toute façon dénué de tout droit à revendiquer le précieux privilège d'appartenir à la *Confœderatio Helvetica*. « Qui sait à quoi ça pourra bien servir un jour ! » était sa devise pessimiste.

Elle était née sous le nom de Rebecca Neuner dans la vallée du Rhin, sa famille était propriétaire de bons vignobles sur le Kaiserstuhl, et elle était juive. Cela l'avait chassée de Colmar et avait provoqué l'échec de son mariage avec Beat Wittacher, qui avait bâti sur place, avec son argent à elle, une petite entreprise de production de vin mousseux. Il n'était pas autorisé à donner l'appellation « champagne » à son breuvage ; la dépression économique avait ainsi fait plonger la marque de luxe Béatrice Wittacher (prononcer : *Beatris Ouittaché*) d'abord dans la cave, puis dans la faillite. L'antisémitisme avait sans doute lui aussi joué un rôle. Monsieur mon père, conservateur et d'un rigoureux esprit national-allemand, présentant sans doute ce que serait sous peu la conscience « germanique », avait depuis longtemps cessé d'appeler son épouse par le prénom qui la trahissait, Rebecca.

Les vignobles, sa dot, furent eux aussi vendus aux enchères. Pour échapper à la colère des ouvriers – qui s'en prenaient injustement à M<sup>me</sup> Ouittaché –, ma mère commença par se réfugier à Dornach, au Goetheanum du D<sup>r</sup> Steiner, puis à Zurich. Moi, elle m'abandonna auprès de mon père plombé par l'amertume et l'incompréhension. Beat Wittacher n'avait sans doute jamais eu la moindre idée de ce qu'était la production de vin mousseux, ni de ce qu'étaient les affaires en général. Il finit par grappiller un poste d'« expéditeur » aux éditions Urban, à Fribourg. Mes frais de scolarité étaient payés par la clinique du D<sup>r</sup> Bircher-Benner, où ma mère trouva un emploi de conseillère diététique.

C'est ainsi, par mégarde, que je me glissai dans le rôle du fils gâté.

Elle, Béatrice, avait été la première à déceler mes facultés, le mystère de mes mains. Ma mère aimait à me passer tendrement les doigts dans les cheveux. C'était sa manière de me cajoler, une fois qu'elle eut découvert que je n'appréciais guère, et ce n'est rien de le dire, les baisers sur le visage, et encore moins sur la bouche ! Pour ne pas laisser sans réponse cette tendresse pleine d'abnégation, je me mis pour ma part à lui caresser la tête, notamment quand elle souffrait de migraine. Ce geste se transforma en léger massage. Le D<sup>r</sup> Bircher-Benner, qui nous observa une fois, mit en garde ma mère : qu'elle n'aille pas développer une addiction au contact de mes doigts ! – La physiothérapie, lui expliqua-t-il, peut elle aussi déboucher sur une sorte de complexe d'Œdipe. Quant à moi, il me conseilla de ne pas considérer mon don peu commun comme un jeu et d'envisager au contraire d'en faire ma profession. Le bon vieux docteur me remit mon premier opuscule sur l'acupuncture chinoise, tout griffonné de ses notes. – J'en étais donc arrivé là. Mais au lieu de l'idée de faire un stage au grand magasin Globus, au moment où je m'enfuyais en glissant sur rambarde taillée dans l'acajou, une question me préoccupait plus que tout : reverrais-je un jour cette Charlot' ?

Je traversai le majestueux rez-de-chaussée à une vitesse record, poussai la porte d'acier de la sortie du personnel, me retrouvai dans la rue, et télescopai deux dames ! Non pas Charlot' et Addy, comme je l'avais d'abord espéré, mais deux femmes d'un certain âge. La grande, un peu maigre, avait pris l'autre par le bras, une fragile vieillarde qui marchait jusque-là en s'aidant d'une canne noire dont le pommeau d'ivoire figurait un lion. Je ne m'en rendis compte qu'au moment où je ramassai l'objet que ma hâte avait catapulté sur le trottoir.

« Je suis profondément navré », dis-je, poussé par une sincère mauvaise conscience. « J'espère que vous n'avez pas eu de mal. »

Et, sans réfléchir, j'ajoutai pour finir cette formule toute rhétorique :

« Puis-je faire quelque chose pour vous ? »

Mon regard glissa entre les deux femmes : j'aperçus derrière elles le flanc somptueux d'une Rolls-Royce convertible démodée.

Les deux dames avaient l'air chagrin. J'en compris rapidement la raison : le pneu avant était crevé.

« Oh ! » dis-je, et elles dirigèrent vers moi un regard exprimant l'espoir qui germait dans leur silence consterné : elles s'apprêtaient à résoudre leur problème avec l'aide de Max aux yeux bleus, la Marmotte.

« Le chauffeur ? » demandai-je, mais j'avais déjà compris.

La charmante vieille dame soupira, l'air maussade : « Un brave garçon intègre, un Sicilien.

– ... qui a justement découvert ici, au cœur de ce pays bien sage qu'est la Suisse, son amour pour le socialisme », dit son accompagnatrice d'un ton sarcastique. « Et puis il n'était peut-être pas si intègre que ça. » Elle sourit à Max. « Lorsque la comtesse a insisté pour rentrer chez elle par Vintimille, c'est-à-dire par le territoire italien, il est devenu fou. »

Je vis alors à mon tour le *corpus delicti* : dans les parties molles du pneu à flancs blancs pointait encore la lame brisée d'un couteau de poche suisse.

« Et maintenant ? » leur demandai-je.

La femme maigre, une personnalité impressionnante et même, d'une certaine manière, une digne beauté, confirma d'un hochement de tête :

« Et maintenant il est parti ! »

J'avais compris.

« Je veux bien vous changer la roue.

– Mais ça n'est vraiment pas... » La charmante vieille dame utilisa la tête de lion de sa canne pour taper sur le pneu neuf fixé sur l'aile de la voiture. « Je trouve cela charmant de votre part... Comment vous appelez-vous ?

– Max Wittacher ! » dis-je, empli d'une confiance toute neuve en moi-même – mais je prononçai mon nom à la française, « Ouitaché », eu égard à la nationalité manifeste des deux dames.

Je posai prudemment la main sur le pneu à flancs blancs qu'un étrier chromé maintenait attaché sur le côté du capot. Pourquoi ne pus-je m'empêcher, face à cette vision, de penser à Charlot ? Je crachai dans mes paumes...

« Max, vous êtes un ange ! » s'exclama l'accompagnatrice, du reste encore très séduisante, de la vieille dame. « Au fait, je m'appelle

Antoinette.» Son regard glissa avec un plaisir non dissimulé sur les larges épaules du réparateur trempé de sueur. Et, désignant la femme aux cheveux blancs : «Quant à ma chère amie, il s'agit de la comtesse Poujol-Murat.»

Cette fois, la charmante vieille dame utilisa sa canne pour me taper sur l'épaule, l'air reconnaissant – un adoubement.

«Vous pouvez prendre le poste qui s'est libéré, monsieur Max!» La comtesse ne prenait pas de gants. «Le salaire est correct, bien supérieur au tarif ordinaire. S'y ajoutent tenue, couvert et gîte, un pavillon à part dans le parc du château. Vous êtes bien célibataire?»

– Certainement, répondis-je rapidement, mais je dois commencer par demander l'autorisation... à M. le docteur Bircher-Benner!»

Antoinette reprit la direction de la négociation : «La comtesse vous versera une prime de mille francs, si vous vous décidez sur-le-champ. Et j'en rajoute cinq cents de ma part...»

Elle me tendit la main, l'offre était attirante. Je la regardai au fond des yeux et serrai ses longs doigts avec force. Puis j'esquissai une révérence devant la comtesse et ouvris la portière donnant sur la banquette arrière. Les deux dames prirent place avec soulagement. Je dissimulai le plaisir que j'éprouvai à faire le tour complet du précieux véhicule. L'extraordinaire décoration de la calandre me sauta aux yeux. Elle brillait sous la nymphe glissant vers l'avant qui caractérisait cette marque de luxe : un emblème sévère montrait un «M» courbe et chromé dominé par une demi-lune en émail noir. Quelle extravagance! Je louchai sur le tableau de bord mat et poli en bois de racine; la casquette de mon prédécesseur était accrochée au rétroviseur intérieur. Puis je me glissai à mon nouveau poste de travail garni de cuir, tout sentait le parfum...

«Genève!» dit la comtesse.

Je me forçai à ne pas ricaner au moment où je m'enfonçai la casquette sur le front, tandis que mes yeux cherchaient discrètement dans les entrelacs de chrome le bouton de lancement du démarreur. Le docteur Bircher-Benner conduisait un modèle analogue, quoique d'un millésime plus récent, j'avais donc une certaine expérience dans le pilotage de ce genre de carrosses. Dans le rétroviseur désormais dégagé, je regardai le visage de

M<sup>me</sup> Antoinette. Elle me fit un signe de tête, je lançai le moteur – on entendit tout juste un léger gargouillement.

Adieu, énigmatique, capricieuse Charlot', *ciao*, délicieuse Addy! pensai-je en un soupir tandis que le véhicule se mettait en marche.

Nous passâmes par Berne pour atteindre le lac Léman. Mais je sentis bientôt plusieurs coups, d'abord timides, puis plus vifs, de la canne entre mes omoplates.

« Nous avons quitté la banlieue de la ville de Zurich depuis quelque temps », fit la comtesse d'une voix désormais piquante. « Vous pouvez maintenant augmenter la vitesse, M. Ouittaché, je ne veux pas arriver en pleine nuit... »

Je vis dans le rétroviseur que la comtesse avait attaché son chapeau de paille avec une écharpe de soie; M<sup>me</sup> Antoinette, elle aussi, portait à présent un foulard. Conscient de ma nonchalance, je baissai le nez et appuyai plus fort sur la pédale des gaz.

Nous roulions désormais plus vite et je me concentrais sur la circulation. Juste après Aarau, j'avais déjà été forcé de fermer la capote. « L'air est trop frais », avait dit M<sup>me</sup> Antoinette. « Et il faut rouler vite à présent ! »

Je décidai spontanément que, désormais, je tiendrais un Journal.

C'est une toute nouvelle vie qui s'ouvrait à moi.



M<sup>me</sup> Marguerite Panchaud, matrone décidée aux cheveux blonds soigneusement teintés de roux, dirigeait sa manufacture de porcelaine à Genève d'une main habile et subtile – ce qu'était peut-être censé faire oublier son allure paysanne de gentille grand-mère. Ses produits – couverts, coupes et assiettes murales colorées et joliment peintes à la main, destinées aux maisons de campagne des gens riches –, se vendaient comme des petits pains. On les exposait dans les rayons de luxe de grands magasins triés sur le volet, comme le Printemps à Paris, Harrods à Londres, le Kaufhaus des Westens à Berlin ou le Globus à Zurich. Cela expliquait qu'elle ait connu Karl Ernst Krafft, homme qu'elle estimait et pour lequel il lui arrivait d'organiser des conférences dans ses salles de vente.

Elle aimait l'entendre débiter devant un public ses conférences sur « Typologie du caractère, cosmos et esprit de la langue ». Et ses affaires en bénéficiaient elles aussi. S'occuper de tout et de tous était son bonheur. C'est donc en pleine confiance qu'elle lui avait envoyé ses nièces Adelheid et Charlotte; qu'il les ait si brutalement éconduites la plongeait dans une légère confusion. Même si Krafft avait aussitôt accepté de procurer à Charlotte une place de jeune fille au pair chez de bons amis à Paris, en lui disant qu'elle pouvait compter dessus!

Il ne restait plus qu'un problème : trouver quelque chose de correct à Adelheid. Elle pensait à un stage d'infirmière à Zurich, dans la fameuse clinique du docteur Bircher-Benner, mais la liste des candidates était trop longue. Marguerite Panchaud prit le téléphone et composa le numéro de Wilhelm Canaris – bon et vieil ami de la famille, qui avait fait longtemps la cour à sa sœur devenue veuve, la mère des jumelles Adelheid et Charlotte. Pour les deux jeunes filles, il était « l'oncle Wilhelm ».

Le téléphone sonna quelque part dans le nord de l'Allemagne, là où l'amiral s'était installé, mais personne ne décrocha. Elle s'apprêta donc à lui envoyer une lettre express avec demande de faire suivre – et à lui adresser, en plus, un télégramme.

Le conseiller permanent responsable du personnel, graphologue et spécialiste de la typologie des caractères auprès du grand magasin Globus, Bahnhofstrasse, à Zurich, avait emporté chez lui sa serviette contenant les notes prises sur les candidats évalués. Il comptait encore une fois passer tous les avis en revue, vérifier s'il n'avait pas, tout de même, commis une erreur ou prononcé un verdict trop dur. En règle générale, sa première impression ne le trompait pas. Avait-il jamais été contraint d'effectuer des corrections notables dans son estimation du caractère et des perspectives des personnes qu'il examinait? Non, se dit-il en branlant du chef. Les nièces de Marguerite Panchaud, les jumelles Adelheid et Charlotte, n'inspiraient pas non plus de véritable doute à Karl Ernst Krafft.

Il feuilleta ses documents. Il revit ces deux jeunes filles respirant la joie de vivre et emballées en un instant dans le jugement clair et concis du spécialiste et de l'expert qui en avait tant vu :

Charlotte R., 17 ans  
(tient à ce qu'on l'appelle Rueggli, du nom de son père)  
Romantique sensible, instable, ambitieuse, esprit rebelle

Adelheid P., 17 ans  
Robuste, culottée, attentive, avec une tendance à se soumettre

Ces jumelles monozygotes ont une certaine frivolité, un goût pour le jeu risqué. La conscience de leur séduction érotique n'est (encore) pleinement formée ni chez l'une, ni chez l'autre. Et pourtant : non appropriées pour la mission envisagée !

Il n'y pouvait rien ! Par ailleurs, il n'avait pas le droit d'infliger pareil affront à M<sup>me</sup> Marguerite, même si celle-ci l'avait pris avec calme et s'était immédiatement déclarée disposée à confier Addy, la plus sérieuse des deux, à un vieil ami de la famille. Mais c'était lui qui avait garanti qu'il trouverait une place convenant à Charlotte, nettement plus capricieuse que sa sœur. Karl Ernst Krafft prit le téléphone en soupirant. C'était peut-être un peu inconvenant, à cette heure de la soirée ? Après tout, il connaissait à peine ce M. Ladame.

Ce nom, Paul-Alexis Ladame, était gravé sur la carte de visite qui lui avait été remise à l'occasion de sa dernière conférence, intitulée « De l'esprit du langage » ; on n'y trouvait qu'un numéro de téléphone. Il ne parvenait plus à se rappeler le visage de cet homme, uniquement cette invitation derrière laquelle se dissimulait une provocation : « Chaque fois qu'un ami par l'esprit... » Allons donc ! Lui, Karl Ernst Krafft, ne pouvait pas se permettre pareille extravagance !

La liaison fut très rapidement établie, une voix de femme à l'accent clairement autrichien répondit.

« J'aurais aimé parler à M. Ladame. De la part de M. le conseiller Krafft, de Zurich !

– Oh, M. Karl Ernst Krafft ! répondit la dame avec excitation. M. Ladame est en voyage, dans le Sud, en Ariège précisément. Puis-je vous être utile ? »

Le conseiller était déstabilisé :

« Nous connaissons-nous, chère madame ?

– Moi, je vous connais. Je me présente, Grete von Urbanitzki, nous nous sommes rencontrés à Vienne. En compagnie de M<sup>me</sup> de Rives, je crois ? »

Karl Ernst Krafft rassembla son courage. Il devait se débarrasser de ce problème.

« Écoutez, si vous pouviez faire savoir à Paul-Alexis que j'ai promis à des amis, à Genève, de trouver à Paris un logement au pair pour une demoiselle âgée de dix-sept ans, bachelière avec mention, pas de prétentions financières, personne très agréable...

– Faites venir la jeune fille ! » répondit Grete von Urbanitzki sans marquer la moindre hésitation. « Ce foyer de célibataires, ce pigeonnier dont les oiseaux passent le plus clair de leur temps à voler je ne sais où, a un besoin immédiat d'une main féminine et attentive qui leur...

– Comprenons-nous bien », fit Krafft en coupant le cours tumultueux de ce torrent. « Cette jeune dame n'est pas à la recherche d'un mari.

– Dites-moi, Karl Ernst, s'agirait-il par hasard de la nièce de Marguerite Panchaud, Adelheid ?

– Non, il s'agit de Charlotte !

– Magnifique, c'est entendu ! Vous pouvez mettre la jeune fille dans le prochain train, je m'en occupe...

– Mon Dieu, très précieuse amie, je ne sais pas comment vous remercier !

– Dans notre vie, cher Krafft, il y a toujours des situations où l'on a besoin d'amis... Alors, *servus, babá!* »

Elle avait raccroché. Eh bien ! tout allait pour le mieux, il avait résolu son problème, et d'une manière fort élégante.



Nous roulions à vive allure. Je traversai Murten à grande vitesse et près de Moudon je vis déjà le lac en contrebas. Cela semblait convenir aux dames, la comtesse somnolait, sa petite tête posée contre l'épaule d'Antoinette. M<sup>me</sup> de Rives regardait avec indifférence le paysage qui défilait devant elle lorsque nos yeux

se croisèrent dans le rétroviseur. Ses nombreuses pattes d'oie lui allaient bien. Curieusement, son comportement me rappelait ma mère Béatrice.

Devant moi, désormais, il n'y avait plus que Lausanne; le ciel du soir baigna brièvement le lac d'une dernière clarté. Nous atteindrions Genève juste avant la tombée de la nuit.

# LA TRANSFIGURATION DE MONTSÉGUR

1929-1930

«Ussat-les-Bains!» La voix rauque et presque incompréhensible du contrôleur sortit de nulle part. Lâchant en renâclant un nuage de vapeur, la locomotive conduisit le convoi de quelques wagons à son but, où elle s'arrêta dans un grincement. Aucune trace du chef de train, et malgré ce qui avait été clairement convenu, personne n'attendait sur le quai de la gare.

Otto Rahn, homme chétif à l'allure de professeur de collègue provincial, se hâta de sortir ses bagages du filet et d'ouvrir la porte en grand – la crainte que le train ne reprenne sa route avant qu'il ne soit descendu le mettait en nage. Personne d'autre ne quitta le convoi. Rahn sortit les deux grandes valises du compartiment, les laissa sur le quai endormi et remonta en toute hâte pour récupérer le sac à vêtements rebondi, le carton à chapeaux et surtout le sac à dos. La bavarde avec laquelle il avait partagé le compartiment lui tendit la petite valise qu'il avait oubliée. Il levait les yeux pour la remercier lorsque le train se remit en marche avec un sifflement strident. Il ne pouvait même pas imaginer ce qui se serait produit s'il avait perdu ce dernier accessoire de voyage : dans ses soufflets garnis de soie se trouvait son manuscrit, les notes destinées à son roman *La Croisade contre le Graal*.

Otto Rahn essuya la sueur qui perlait sur son front et regarda son tas de bagages : il était certes modeste pour un chercheur en déplacement, mais c'était un véritable fardeau quand on n'avait pas de porteur sous la main. Un montagnard trapu à barbe grise finit par arriver lentement au coin du bâtiment : c'était sans doute Bernadac, le guide de montagne et expert en grottes qu'on lui avait annoncé.

« Vous étiez censé me retrouver ici... » commença Rahn d'une voix réprobatrice, mais le vieil homme balaya sa remarque d'un geste :

« Je ne pouvais tout de même pas laisser Georges tout seul. »

Il montra le canasson qui, sans qu'on lui ait rien demandé, pointa alors la tête à l'angle de la gare. L'animal tira la charrette à un seul timon à laquelle il était attelé et l'arrêta près du petit tas de bagages. Le vieux Bernadac jeta les valises sur le véhicule et fit faire demi-tour à Georges.

« Vous pouvez vous asseoir devant, à côté de moi », dit le gail-lard trapu.

La silhouette d'Otto Rahn se raidit :

« Je préfère marcher. Cela me permet de mieux percevoir les vibrations de cette ambiance qui m'est encore étrangère ! »

Le vieux Bernadac le regarda d'un air étonné, fit claquer sa langue, et Georges se mit au trot. Rahn avait du mal à tenir la cadence. Il lançait ostensiblement des regards vers le haut, où des falaises abruptes de calcaire blanc s'élevaient furieusement et se découpaient sur le ciel bleu clair de l'Occitanie. Les chênes nouveaux, d'un vert sombre, auxquels se mêlaient des châtaigniers ombreux, défilaient dans les ravines et les crevasses, en contrebas de la route qu'ils étaient en train de monter.

Le cocher devait régulièrement tirer sur la bride de Georges, qui ralentissait en renâclant pour laisser le promeneur les rejoindre. Enfin, tout au bout de la localité, ils aperçurent l'hôtel Les Marronniers. Le nom de l'établissement avait été peint sur la façade, les lettres avaient pâli sous le soleil et les intempéries, les volets étaient fermés.

« La propriétaire veut le donner en gérance, dit le vieil homme. Trop de fatigue. »

Il sauta de son siège de cocher, tira un trousseau de clefs de la poche de son pantalon et ouvrit la porte en chêne massif. Elle grinça.

« Il n'y a donc personne ici ? demanda Rahn avec effroi. Comment dois-je faire... livré à moi-même ? »

L'« expert en visites spéléologiques guidées dans le monde des grottes à stalactites » ricana :

«La propriétaire a promis de venir voir une fois par jour si tout allait bien. La cuisine, évidemment, il faudra la faire vous-même. Ici, il n’y a pas de restaurant pour les gens exigeants.»

Otto Rahn envisagea un moment de rebrousser chemin, puis il se reprit. Il avait une mission. Il ouvrit avec détermination la porte de son nouveau logement et l’odeur de moisi le frappa au visage comme une vague. Au moins, il y avait l’électricité.



Les embrasures des fenêtres de Montségur brûlaient couleur rouge feu en ce solstice d’hiver, dans l’éclat magique du premier rayon de soleil. Les silhouettes des deux hommes, bleu-noir, se découpaient sur le ciel sombre du crépuscule naissant – petits personnages perchés sur les murs puissants de l’ancien château des hérétiques, le *Munsalvaetsch* des troubadours.

Otto Rahn, ému, posa le bras sur l’épaule de son compagnon. Tous deux portaient des chapeaux mous à large bord et des cache-poussière beaucoup trop larges. En cette heure matinale, le froid était mordant sur les contreforts des Pyrénées.

«Le clin d’œil ardent de l’esprit divin tout-puissant! chuchota l’Allemand avec excitation. Cet instant mystique où l’on peut éprouver en soi ce lieu voué au Graal et à lui seul...»

Il attira son ami encore plus près de lui.

«La voilà, la reconnaissance qui t’est due...» Son accompagnateur français ôta respectueusement son chapeau. «... par la divinité du Savoir secret.» Il serra très tendrement Otto dans ses bras, sans interrompre son discours. «La reconnaissance qui t’est due pour tes recherches et tes éclaircissements, pour le rude travail que tu as accepté, avec abnégation, d’accomplir au profit de l’humanité!»

Cette déclaration d’amour déboucha sur un baiser longuement savouré.

«Bon sang, Otto!» Paul-Alexis Ladame soupira en se dégageant de l’étreinte.

Rahn connaissait le fameux occultiste français depuis l’époque où ils faisaient leurs études ensemble à Paris. C’est par

l'intermédiaire de Paul-Alexis qu'il avait aussi rencontré à l'époque Maurice Magre, qui – c'est ce que disait la rumeur – jouait un rôle influent dans la franc-maçonnerie française. Magre avait attiré l'attention de Rahn sur la symbolique ambiguë du Graal, sur les analogies flagrantes avec le mythe de Perceval. C'est ainsi qu'il l'avait mis sur la piste des cathares.

Otto Rahn ne put s'empêcher d'y repenser à cet instant précis. Il se vit en combattant solitaire, en haut, sur les créneaux des murailles, derniers remparts des purs, persécutés par le roi et le pape. Semblable au heaume gigantesque d'un chevalier abattu, le château légendaire se dressait au sommet du rocher.

Le regard de Hahn glissa sur le piton rocheux, se faufila avec une sorte de crainte dans la forêt épaisse avant de se risquer sur le champ d'éboulis blanc et lumineux qui entourait la ruine aride comme la collerette d'un vautour des Pyrénées.

Là-haut, sur le mur en à-pic, le petit personnage fragile, c'était lui, lui qui osait défier l'ennemi sans visage, l'ennemi tout-puissant, contre tous les envieux et tous les ignorants !

« Le Graal ! » murmura Paul-Alexis Ladame, pétrifié de respect.

« Quoi qu'il représente, dit Otto, un précieux vert achmardi, comme Eschenbach nous l'a annoncé, une pierre luisante envoyée à nous du lointain monde des étoiles, ou bien un calice de la plus haute valeur, qui reçut le précieux sang... » Ladame l'aida à retrouver le fil. « C'est une certitude que le Graal a été conservé, protégé et vénéré ici, dans ce château !

– Et que les cathares, les purs par l'esprit, ont été ses serviteurs et ses gardiens ! fit Rahn, triomphant. C'était le havre de son existence terrestre, la promesse d'un autre monde, d'un monde meilleur. »

Paul Ladame leva des yeux admiratifs vers Rahn, qui se balançait à présent sur un des créneaux au-dessus de l'abîme.

« Pour lui, ils ont donné leur vie avec joie, échappant ainsi au royaume du Démon ! »

– Ils ne craignaient rien moins que la mort physique, comme en témoignent ces bûchers où ils sont montés en clamant leur joie... »

Paul-Alexis trouva le courage de monter à côté de lui. Il n'aimait pas rester à rien faire comme un simple faire-valoir.

« Wolfram von Eschenbach, l'auteur de *Perceval*, a eu suffisamment l'occasion d'échanger des idées avec des troubadours de Provence. La loi de la chevalerie et les *leys d'amors* y étaient en vigueur, tout comme ici et dans toute l'Occitanie. » Otto s'agenouilla, serra dans ses bras et embrassa la pierre usée du mur. « Saint Amour ! s'exclama-t-il avec exaltation. Que ma vie tout entière te soit consacrée ! »

Paul Ladame laissa passer le temps qui convenait, trois ou quatre battements de cœur, avant de rappeler sèchement :

« En dessous, au camp des Crémats, cela fait une bonne heure que le pauvre Max attend notre retour. »

Otto Rahn se montra compréhensif. Il descendit du créneau, mais il était en rogne :

« Il me semble que l'attente fait partie des missions, mieux, des devoirs de mon chauffeur !

– À ma connaissance, répondit Paul-Alexis Ladame, M. Wittacher est toujours au service de l'estimée comtesse Poujol-Murat ! »

Otto Rahn le suivait à présent non pas comme un chien battu, mais comme un berger allemand auquel on aurait rappelé les règles. En boudant.

Ils commencèrent à descendre. Pour ne pas glisser et dévaler la pente, ils devaient se soutenir mutuellement. Cela les réconcilia.

## JOURNAL

Il s'était mis à pleuvoir. Dans la ligne de mire de ma *Lunenoire* – c'était le surnom qu'avait donné M<sup>me</sup> de Rives à la Rolls, à cause de l'emblème singulier qu'elle portait sur son capot – je vis enfin apparaître notre but : la propriété du fameux héros des batailles navales, une « chaumière » dont le toit débordait largement sur les côtés en épaisses couches de roseaux séchés, proprement taillés comme aux ciseaux à ongles. Je garai notre limousine au couvert d'un puissant hêtre rouge, en restant à une distance respectueuse du domicile de l'amiral Wilhelm Canaris, et j'ouvris la portière côté passager pour laisser sortir ma patronne. Pendant la quasi-totalité

du trajet, Antoinette de Rives avait renoncé à sa place sur la banquette arrière, préférant s'installer à côté de moi. Et elle ne me présenta pas comme son employé, mais comme « mon jeune homme ! » – quoi que cela puisse signifier.

Wilhelm Canaris ne portait pas de barbe, il ne correspondait absolument pas à l'image que je me faisais d'un loup de mer à la peau tannée par le vent et la pluie. Rasé de près, les joues rouge tendre, il ressemblait plus à un patriarche dirigeant son entreprise avec jovialité qu'à un jeune officier de marine prêt à tout. Ce rôle-là était cependant tenu par un jeune enseigne de vaisseau de première classe qui tentait justement de se sécher la nuque sans ôter la veste d'uniforme trempée qui l'en empêchait. Il s'était laissé prendre de court par l'averse froide.

Tous, c'est-à-dire l'amiral et la maîtresse de maison, l'appelèrent « Reini » en l'invitant à se présenter à ma patronne. Il négligea la main que je lui tendais. Étrange bonhomme que ce Reini : un crâne de loup, des yeux froids qui rappelaient ceux d'un husky, animal que je connaissais uniquement par des photos d'expéditions polaires. Il observa fixement et avec dédain ma livrée de chauffeur. J'évitai son regard pour ne pas lui donner l'occasion de m'énerver encore plus.

Souverain, l'amiral reprit la situation en main en priant son invitée tout juste arrivée, M<sup>me</sup> de Rives, de raconter ses impressions de voyage. Antoinette accepta cette invitation avec indifférence. Elle franchit d'un bond la ligne Maginot, dont nous avons pu constater l'achèvement en Lorraine au fur et à mesure que nous approchions de l'Allemagne, elle se mit aussitôt à parler de l'évacuation rapide de la Rhénanie, du départ des derniers occupants français. Cela lui valut des hochements de tête approuvateurs, mais aucune espèce de commentaire. Elle me laissa soudain poursuivre le récit à sa place, sous prétexte qu'en tant qu'Alsacien j'avais plus accès qu'elle aux événements et aux ambiances en Allemagne. Tous les yeux se tournèrent vers moi, emplis d'impatience. Je voulus alléger l'atmosphère :

« Il n'y a pas grand-chose à raconter. Quelques défilés dans le charbon de la Ruhr... »

J'étais fier d'avoir utilisé cette expression imagée. Antoinette mit les points sur les i.

« Émeutes dans les quartiers ouvriers, des hommes en uniforme d'un brun ignoble défilent en colonnes militaires, en braillant "Le drapeau haut, les rangs serrés". »

L'amiral ne se laissa pas provoquer par son invitée française.

« Ce sont les brigades de combat du parti d'Adolf Hitler », dit-il, apaisant, et l'on aurait eu bien du mal à percevoir dans ses mots une prise de position.

« C'est la section d'assaut du Führer ! s'exclama Reini, tout excité. Leur chant de combat rend hommage à Horst Wessel, un camarade que la racaille communiste rouge a assassiné de manière ignoble. À bas le front rouge ! »

Sur la fin, il s'était mis à crier.

La maîtresse de maison intervint : « Voyons, Reini !

– Calme-toi, je te prie ! dit l'amiral à son tour. Nous avons des invités.

– Joue donc plutôt pour nous, pour moi... »

M<sup>me</sup> Canaris était une négociatrice éprouvée, mais elle n'avait rien d'une épouse maternelle. Elle maintenait dans les hauteurs de l'esprit la maison de cet ours mal léché qu'était l'amiral, et elle était passée maîtresse dans cet art. C'est par amour pour elle que Canaris avait invité le jeune enseigne de vaisseau de première classe, Reinhard Tristan Heydrich, après qu'on eut attiré son attention sur le fait qu'il jouait excellemment du violon. Il savait qu'il ferait ainsi une joie immense à son épouse. Et Heydrich, homme à l'esprit vif, comprit ainsi quelle chance s'offrait à lui de s'arracher au dressage quotidien et abrutissant de l'école de cadets en jouant pour la très respectée « M<sup>me</sup> l'amir ! » quelques airs tirés de son répertoire d'études. Cette relation familière avec un supérieur aussi renommé le distinguait en outre, comme il le méritait, de la légion de ses condisciples. Bref : il attrapa sa boîte à violon au moment précis où moi, stupide trouble-fête, je racontais encore ma traversée d'une ville typiquement allemande nommée Osnabrück, où les chemises brunes avaient mis à sac un cinéma de faubourg et brisé toutes ses vitrines d'exposition.

« À l'Ouest, rien de nouveau », dit Canaris sans la moindre émotion.

Même en Suisse, pays neutre, la tempête qu'avait déclenchée ce roman accablant et bouleversant ne m'avait pas échappé. Il avait

labouré les tranchées de la toute récente guerre mondiale comme l'aurait fait un blindé à chenilles.

« Il paraît que le film doit sortir cet hiver ? demandai-je.

– Honteux ! glapit Reinhard Tristan. Et l'écrivillon qui a commis ce torchon, cette calomnie de nos braves soldats, cet Erich Maria Remarque...

– Oublie ça, Reini, joue ! » Canaris le calma et m'ordonna d'un regard de ne plus fournir de prétexte à un nouvel ajournement de ce moment de plaisir artistique.

Heydrich coinça le violon sous son menton et souleva l'archet pour attaquer. Avant même que les premières notes dissonantes ne soient parvenues à mon oreille sensible, je notai la crispation totale de ses épaules et la torsion de son cou. Je m'envolai par la pensée vers des montagnes abruptes, à travers de sombres forêts, au-dessus de lacs et de torrents, jusqu'à Zurich. Dans le pavillon de jardin de la fameuse clinique Bircher-Benner se rassemblait à la même époque un public d'humeur festive. Amis et partisans de Karl Ernst Krafft avaient fondé la Ligue internationale pour l'étude de la psychologie individuelle et de la typologie humaine, et lui avaient demandé d'en prendre la présidence. Krafft ne s'était pas fait prier longtemps et avait accepté la nomination. Enfin une reconnaissance visible de son travail ! C. G. Jung n'avait pas réagi à l'invitation, mais le très fameux psychologue Sir Cyril Burt était venu de Londres et le baron Keun Van Hoogerwoerd, astrologue réputé, avait fait le voyage des Pays-Bas. Même le fondateur de l'école de la Sagesse, le comte Keyserling, avait laissé miroiter sa participation. J'avais appris que l'élection devait avoir lieu le même jour par acclamation, sur la scène décorée avec amour par Béatrice Wittacher, ma mère. En guise d'agrément surprise, le Dr Bircher-Benner était parvenu à inciter Yehudi Menuhin, tout jeune violoniste, à peine treize ans, à jouer dans un bref intermède une de ses sonates solo. D'ici quelques jours, il partirait pour Berlin afin de se produire devant Bruno Walter et les musiciens du Philharmonique.

Ma mère m'expliqua que ce médecin de premier plan devait la prestation de l'« enfant prodige » à l'entremise de Grete von Urbanitzki. Cette énergique journaliste viennoise était connue pour son aptitude à mettre en relation les gens les plus différents. Cela avait nourri sa réputation, qui souffrait parfois du fait que certains

la prenaient pour un agent extrêmement doué. Grete von Urbanitzki entretenait des amitiés avec tout le monde, c'était la recette de son succès. Et les réussites illuminaient comme un tournesol son visage de paysanne. Des nattes blondes comme les blés et épinglées en couronne renforçaient cette allure volontairement simplette. Elle rayonnait de bienveillance maternelle. C'est ainsi qu'elle avait fait à Zurich la connaissance de ma mère, Béatrice, et qu'elle l'avait aussitôt prise en affection. Et je me retrouvais ici, sur la côte allemande de la Baltique, dans la maison de campagne d'un héros de guerre reclus, à écouter d'une oreille distraite le jeu d'un jeune officier de marine qui interprétait – et ce n'était même pas mauvais – la *Sonate en sol majeur*, op. 78 de Brahms.

Ma mère était sans doute en train de s'épancher auprès de la journaliste viennoise, de lui dire qu'elle avait spécialement télégraphié en France pour m'inviter, moi, le fils aimé, à cette cérémonie sur le Züriberg. Le télégramme était arrivé au château Poujol-Murat au moment précis où je venais de sortir la Rolls du garage. Je n'en avais rien dit à mes deux dames, bien que ma mère m'ait précisé, avec sa cordialité d'anthroposophe, qu'elle avait mis sur la liste aussi bien la comtesse Fernande qu'Antoinette de Rives. Mais je ne pensais qu'à ma rencontre avec le fameux amiral.

Ce Reini maîtrisait fort bien son instrument, il se tirait habilement même des passages les plus difficiles, mais au prix de quels efforts ! Il ne m'échappa pas que le visage du lieutenant ne cessait de grimacer sous l'effet de la douleur. «Un officier allemand ne faiblit pas!» Soudain, Heydrich laissa descendre l'archet, le violon descendit sous son menton incliné. Il le tenait fermement dans sa main, mais sa tête ne semblait plus en mesure de se redresser et son visage oblique s'était figé pour devenir un masque grimaçant. Heydrich gémit comme un animal blessé à mort et se mit à tituber, incapable de se défaire de sa crampe. Dans cette attitude grotesque, il déploya péniblement ses dernières forces pour se laisser glisser dans un fauteuil – douloureux spectacle ! Et ses yeux exorbités se fermèrent dans un tremblement.

«Oh mon Dieu, mon Dieu!» s'exclama la maîtresse de maison, au plus haut degré de l'inquiétude.

«Reini ! Que se passe-t-il ?»

Pas de réponse. Les mains aux fines articulations se ramollirent et laissèrent tomber l'instrument.

«Un lumbago?» demanda sans grande conviction le vieux Canaris.

Pour être franc, les souffrances de M. Heydrich ne me touchaient guère, mais elles me lançaient un défi : l'heure de la revanche était venue !

« Je peux vous soigner, mon lieutenant ! » dis-je insolemment dans cette atmosphère de consternation.

Heydrich me regarda fixement, incrédule, tandis que je me débar-rassais déjà avec plaisir de ma livrée.

« Mais il faudrait que vous vous libérez... »

Je désignai nonchalamment la veste d'uniforme bleu marine qui, jusqu'ici, nous avait distingués l'un de l'autre.

« Vous pouvez aller dans la chambre d'amis, dit la maîtresse de maison. Le lit y est dur comme une couchette.

– Allons, et pourquoi donc ! fit l'amiral. Je veux voir un garde suisse téméraire maltraiter un marin allemand ! »

Un rictus lui dévoila toutes les dents. Je me vis contraint de préciser ma position.

« Il ne s'agit pas d'un combat au corps à corps, dis-je doucement, plutôt du sauvetage d'un naufragé : le premier rame et dirige, l'autre lui fait le plaisir de se laisser dériver. »

Pendant ce temps-là, les femmes avaient uni leurs forces pour ôter précautionneusement la chemise de Reini. Lorsque ce fut fait, on vit apparaître un petit corps de sportif dont les côtes se dessinaient sous la peau, je lui reconnus cela sans difficulté. Il ne me restait plus que la question de ma propre tenue. Je lançai un regard à la dérobée en direction de ma maîtresse. Elle discuta à voix basse avec M<sup>me</sup> Canaris, qui s'éclipça et revint peu après avec une sorte de kimono en soie bleu marine qui devait, à en juger par la taille, être un vêtement de nuit appartenant à son mari. L'amiral fronça les sourcils, mais j'avais déjà passé l'ample tenue échan-crée.

Un puissant bourdonnement me parcourait le crâne, les musiciens du Philharmonique de Berlin accordaient leurs instruments, le son enflait et désenflait tour à tour. Heydrich était comme accroché dans son siège, la tête inclinée sur le côté, le violon par terre, à ses pieds. Je m'approchai du pupitre. Un silence impatient s'installa, seul l'amiral toussota encore une fois brièvement.

Je passai derrière mon patient, posai doucement mes deux mains sur ses épaules, à la naissance du cou. Les violons attaquèrent lentement, c'était le Concerto en mi majeur, BWV 1042 de Jean-Sébastien Bach. Pendant longtemps, je ne dus rien palper, seulement dissocier, dissocier en étirant. Chaque fois que le violon s'élançait pour une partie solo, je lui faisais mal. Le reste du temps, l'orchestre du bout de mes doigts caressait tout doucement le terrain de combat pour revenir ensuite provoquer le mauvais génie, le *musculus trapezius*.

*Stretching* : c'est le nom que le docteur Bircher-Benner avait donné au douloureux procédé dont on n'avait pas encore fait en Europe d'utilisation systématique. Yehudi Menuhin, l'enfant divin de la tribu de David, emportait l'officier allemand au son de son violon. Je souhaitai un bref instant qu'il perde l'ouïe et la vue, mais me laissai finalement guider par le souhait de le libérer de cette crampe aussi malveillante que perfide, cette inélégance qu'avait la musculature lorsqu'elle réagissait au froid, au vent et à l'humidité sous la forme d'une contracture dure comme de l'acier et d'une rigidité malveillante. Le jeune violoniste prodige attaqua la finale. Heydrich put de nouveau bouger la tête. Des applaudissements imaginaires retentirent.

Je lâchai ma victime. Reinhard Tristan resta immobile puis m'observa avec le regard d'un crocodile constatant que ses œufs s'agitent sous le sable et que ses petits commencent à ramper.

« Bougez lentement la tête ! » dis-je avec une douceur appuyée.

Il obéit – et se mit à rayonner : Reinhard Tristan Heydrich rayonnait.

« Max, il faudrait que vous soyez tout le temps auprès de moi ! » chuchota-t-il, comme un conspirateur.

Mais la voix tranchante de l'officier ne tarda pas à revenir :

« Sans interruption, et à chacun de mes pas ! »

Je lui coupai la parole avant qu'il ne monte d'un cran supplémentaire.

« Vous devez apprendre à vivre avec votre corps... » Je m'apprêtais déjà à dire : *comme avec votre âme*. « ... tout comme votre violon... » Je parlais à voix très basse à présent : je ne voulais pas le démasquer aux yeux de tous. « ... tout comme votre violon vit avec la musique ! »

Je tenais à ce qu'il me prenne au sérieux et pris donc moi aussi un ton de conspirateur :

«Et non de la manière dont vous, Reinhard Tristan Heydrich, avec la vigueur de votre attaque, vous soumettez sans volonté à l'instrument!»

Je passai dans la salle de bain pour me rafraîchir. J'étais trempé de sueur. Je venais de me débarrasser du kimono en soie bleue lorsque je sentis qu'Antoinette de Rives se tenait derrière moi.

«Bravo, maestro, dit-elle sèchement. Ce document, ici...» Elle agita une épaisse enveloppe. «Emportez-le à Paris, je vous prie. Et sans vous faire prendre!»

J'accueillis cette marque de confiance avec un hochement de tête, mais j'étais un peu étonné.

«Pour ma part, reprit-elle, je préfère rentrer en train.»

Je savais que seule ma pression puérile avait pu la décider à subir cette déplaisante traversée de l'Allemagne sur le siège du passager, avec pour seul but d'exaucer mon rêve de gamin, celui d'avoir eu une fois devant moi le légendaire amiral Canaris en chair et en os.

«Partez immédiatement, je vous prie; pour aller à la gare de Hambourg, je peux prendre un taxi!»

Je ne la contredis pas, bien que l'idée de devoir retraverser les provinces allemandes à bord d'une Rolls-Royce, moi qui étais en âge de servir sous les drapeaux, ne m'ait guère mis à mon aise. Je ne me considérais pas comme un Allemand, et je craignais que la première chemise brune venue, aussi balourde soit-elle, s'en aperçoive aussitôt.

Pour ne pas avoir de mauvaises surprises, je décidai donc de prendre avec ma *Lunenoire* le plus court chemin vers la Belgique, et de me diriger ensuite vers le sud-ouest de la France.



Le château de la comtesse Poujol-Murat ne pouvait se mesurer, quant à l'ancienneté, aux célèbres châteaux cathares. Comme la plupart des propriétés féodales encore utilisables, il devait sa construction aux combats auxquels on s'était livré dans la région pour prendre le pouvoir au temps des troubles provoqués par la chasse aux huguenots. La famille noble des Poujol provenait de la Catalogne voisine; le rajout, «Murat», se référait à un parent de ce général que sa carrière avait mené jusqu'au trône de

Naples avant qu'il ne connaisse une triste fin devant un peloton d'exécution.

Ce passé, la vieille comtesse Fernande Poujol-Murat ne s'en préoccupait pas plus que cela. Les terres rattachées au château lui assuraient un confortable automne de la vie, qu'elle égayait un peu en participant aux activités des Polaires, francs-maçons dont les idées étaient portées dans sa maison par quelques esprits agités et peu conformistes, auxquels se joignaient parfois des défenseurs d'idées absconses et spiritistes, de mystérieux occultistes, comme le Grand Supérieur inconnu, qui se faisait appeler – de manière extrêmement bourgeoise – Gaston de Mengel.

La comtesse Fernande ne s'intéressait pas aux idées, et encore moins aux objectifs, des Polaires, bien au contraire ; elle trouvait du dernier grotesque l'idée que les derniers survivants – une élite – de cette race des seigneurs venus du pôle Nord, semblables à un mycélium hautement toxique, puissent s'être réfugiés dans les profondeurs glacées de l'Himalaya : un empire souterrain, couvert de neige blanche et peuplé d'esprits grands et nobles entourés de combattants prêts à affronter la mort, qui attendaient là leur heure. Les sombres crevasses de ces lieux étaient aussi hantées par une puissance noire et mortelle qu'on appelait Oung Mong, qui voulait du mal au monde et travaillait à sa perte. Les Polaires, bras séculier et, pour des raisons évidentes, invisible, de la «race des purs», s'opposaient courageusement à elle.

C'est dans ces milieux que Fernande avait fait la connaissance d'Antoinette de Rives, veuve elle aussi, mais beaucoup plus jeune qu'elle. La position qu'elle occupait au début, celle de dame de compagnie de Fernande, qui était assez isolée, se transforma bientôt en liaison qui satisfaisait les deux femmes. Comme leur relation n'avait guère besoin d'amour charnel – elles avaient toutes deux suffisamment assouvi ce besoin-là du temps de leur couple –, elle avait pu se développer pour devenir une libre amitié intellectuelle, qui s'était depuis longtemps muée en symbiose solide et résistante. La comtesse n'avait pas d'enfants, et il était entendu entre les deux femmes qu'Antoinette de Rives, qui n'était nullement sans moyens, serait l'unique héritière de tous ses biens. Fernande avait insisté pour que cette décision soit officialisée devant un notaire.

Au salon de thé du château, la maîtresse de maison attendait la visite du jeune chercheur allemand Otto Rahn. La comtesse soutenait ses ambitieuses études, elle avait même l'intention de continuer à mettre à sa disposition son chauffeur, Max, et la confortable Rolls-Royce ; il suffirait pour cela que son amie Antoinette soit revenue de son voyage en Allemagne. Elle attendait son arrivée pour le jour même. Afin de réserver un petit plaisir à Otto, homme avide de savoir, elle avait invité à cette soirée le fameux spécialiste Antonin Gadal. Ce vieil homme était considéré comme l'expert local pour tout ce qui concernait les grottes des cathares. La région devait à son inlassable et imperturbable travail de fouilles plus d'un objet instructif trouvé sous terre puis exposé au musée de Foix, capitale de la province. « Un basset mordeur qui fouine dans les derniers refuges des persécutés, au fond des anciennes galeries protectrices », c'est en ces termes calomnieux qu'Antoinette l'avait parfois présenté. « Un teckel aussi féroce que Gadal aurait certainement fait l'affaire de l'Inquisition à cette époque ! »

Le vieil homme noueux mit aussitôt la main sur Otto Rahn.

« Je vous félicite, mon jeune collègue, de vous être consacré à nos grottes, les *spoulgas* ! C'est une preuve de maturité intellectuelle, et tout spéléologue travaillant dans un esprit scientifique en a besoin s'il veut sérieusement s'attaquer à l'étude de notre passé grandiose et souillé par les mensonges ! »

L'Allemand, qui parlait français, accueillit avec perplexité l'emphase de cette salutation. Pour être sincère, sa principale envie, pour l'heure, était d'allumer une cigarette et de boire une tasse de thé, plutôt que de se laisser accaparer ainsi. Mais il ne voulait pas paraître désagréable.

« Vous avez parfaitement raison, dit-il, songeur. Puisqu'on n'a rien trouvé qui ait une valeur extraordinaire dans le château conquis de Montségur », Rahn évita lui aussi de prononcer le mot « Graal », « c'est qu'on a dû le mettre à l'abri en temps utile. Pour moi, la seule cachette envisageable serait une de ces grottes merveilleuses, peut-être la gigantesque grotte à stalactites d'Orno-lac ?

– J'en discuterais volontiers avec vous », répondit le vieil homme avec obligeance et, déjà, un peu plus de respect.

## JOURNAL

Comme convenu, j'étais allé prendre ma maîtresse à Montpellier à sa descente du train en provenance de Genève pour terminer avec elle le voyage qui la menait à Poujol-Murat. Je lui fis mon rapport : j'avais atteint Paris sans subir de contrôles importuns et j'avais délivré la lettre à l'adresse indiquée.

« À M<sup>me</sup> von Urbanitzki en personne ?

– Cela, non. Je ne voulais pas laisser la Rolls dans la rue sans surveillance. Je me suis donc mis en relation avec l'appartement par l'interphone dont dispose l'établissement. La voix d'une jeune dame m'a invité à monter en précisant qu'il y avait un ascenseur. J'ai répondu que c'était, hélas ! impossible.

– Et alors ? demanda ma maîtresse d'une voix sévère.

– Alors j'ai dû déposer la lettre en bas, chez le concierge, elle m'a dit qu'on viendrait la chercher.

– Tiens donc !

– Et c'est ce que j'ai fait ! dis-je fièrement.

– Vous avez donc manqué, cher Max, l'occasion de revoir votre vieille connaissance Charlotte Rueggli-Panchaud : c'est sans doute avec elle que vous avez parlé par l'interphone.

– Cela, je l'ignorais...

– Dommage, mon jeune ami ! » Lorsqu'elle vit mon visage, cette dame le plus souvent assez sèche et rébarbative fit un effort d'amabilité. « Que vous soyez ainsi touché vous honore, Max. Cette Charlotte a des qualités, bizarres, peut-être, mais indiscutables !

– C'est aussi mon avis », dis-je avec retenue, en portant mon regard sur la route sinueuse.

« À notre époque, avec la téléphonie et la télégraphie modernes, une jeune femme dégourdie comme Charlotte trouvera bien le moyen... Si elle s'intéresse à vous, monsieur Max !

– Ma foi, je l'espère bien ! »

Avant que nous n'ayons rejoint le château Poujol-Murat, madame me fit arrêter au bord de la piste caillouteuse pour reprendre sa place sur la banquette arrière. Autour de nous, le paysage montagnard et désert des Pyrénées. Un vent froid se leva. Antoinette de Rives descendit de voiture et s'immobilisa.

« Tu entends siffler la marmotte ? » chuchota-t-elle, aux aguets.

Je toussotai, un peu embarrassé.

« Pardon, madame : c'était moi ! »

Antoinette se retourna vers moi, pensive. Elle souriait :

« Max, ma marmotte siffleuse ! »

Nous reprîmes notre route. Le siège vide du passager m'indiquait que l'ancienne distance était rétablie.



L'arrivée d'Antoinette de Rives interrompit le vieux Gadal dans son activité : il était en train de déverser tout le savoir accumulé dans son crâne gris sur son parent par l'esprit, Otto Rahn. La dame, tout juste revenue de son voyage sur les côtes allemandes de la Baltique, souhaitait à présent faire le récit de son voyage devant un auditoire aussi intéressé que possible. Et l'Allemand Otto Rahn devait impérativement en être. Comme elle avait l'habitude d'imposer sa volonté, elle intervint donc en pleine discussion entre Gadal et le spécialiste du Graal pour demander à ce dernier du feu pour sa cigarette, tout en lançant son discours :

« J'étais justement l'invitée d'un de vos célèbres compatriotes, cher Otto... »

Elle avait ainsi irrémédiablement capté son attention ; elle inhala la fumée pour mieux jouir de son succès.

« Le capitaine de frégate de la marine de guerre impériale Wilhelm Canaris !

– Oui ! » s'exclama alors le chauffeur Max Wittacher, ce que tout le monde – sauf Otto Rahn – trouva tout à fait normal. « Le fameux amiral ! »

M<sup>me</sup> de Rives prit note de cette incise en hochant la tête avec satisfaction.

« Il avait la visite – mais c'était plutôt une visite de service chez l'épouse d'un supérieur renommé – d'un jeune officier radio, enseigne de vaisseau de première classe, que tout le monde appelait Reini dans la maison Canaris. Son jeu au violon, excellent, plein de subtilité, a particulièrement ravi la maîtresse de la maison, M<sup>me</sup> Canaris. »

Madame passa négligemment sur l'intervention spectaculaire pratiquée par Max sur le cou et la mâchoire inférieure de l'interprète. Tant pis!

«Devant un bon bourgogne français, on a beaucoup parlé de cet Adolf Hitler et de ce livre qui suscite tant d'émotion, *Mein Kampf*. Je vais le parcourir un de ces jours», dit Antoinette de Rives avant de prendre une gorgée de thé dans la tasse que son chauffeur venait de lui tendre sans qu'elle l'ait demandé – ce qui n'avait pas échappé à Otto Rahn.

Gadal, qui en avait d'abord été repoussé, se retrouva lui aussi dans le cercle qui entourait la narratrice.

«Cet opuscule, plutôt un pamphlet d'ailleurs, circule déjà à Paris, et certains milieux le traduisent avec empressement, grommela le vieil homme. Alors que ce démagogue a rédigé son texte en prison, où les autorités de Bavière l'avaient collé à juste titre!»

Cette intervention n'était du goût ni d'Otto Rahn, ni de M<sup>me</sup> de Rives, qui reprit donc énergiquement son récit.

«Ce Reini, c'est-à-dire le lieutenant Reinhard Tristan Heydrich, n'aurait certainement pas partagé votre avis, précieux Antonin. Ce lieutenant, jeune gaillard aux traits tranchants, auquel des yeux désagréables donnent un air presque cruel, des yeux d'un bleu clair qui rappelle le carrelage d'une piscine, bref, ce jeune homme, comme Wilhelm Canaris d'ailleurs, voit dans cet Adolf Hitler le grand espoir de l'Allemagne.»

Antoinette de Rives avait perdu le fil.

«Enfin, bref, la conversation a porté sur les prochains Jeux olympiques, dont l'organisation a été confiée à Berlin et au cours desquels Reini veut absolument faire la preuve de ses prouesses en équitation ou à l'épée. Le cercle rassemblé autour de Canaris a copieusement fait honneur au vin rouge que nous avons apporté, la bouteille n'a pas tardé à être vide...»

Antoinette de Rives était une narratrice un peu surexcitée, elle se fit allumer une nouvelle cigarette, cette fois par son chauffeur.

«Une élève de la toute proche École coloniale féminine était l'invitée de ces lieux – visiteuse sans doute assez régulière, du moins la traitait-on comme si elle faisait partie de la maison. Ce Heydrich donne du reste à cette école, avec un certain dédain, le simple nom de "Colo". La blonde écolière, Suisse de Genève qui

m'a cependant fait l'impression d'un parfait prototype de jeune Teutonne rigide, bref, elle s'appelait Addy, sans doute une mutilation d'"Adelaide" en langue germanique vulgaire... »

Max éclata : « Adelheid Panchaud ! »

Le chauffeur en livrée avait cette fois perdu tout sens de la mesure, ce qui incita la comtesse à intervenir. Elle lui donna des tapes entre les omoplates avec la tête de lion de sa ravissante canne :

« Un peu de tenue, monsieur Ouittaché ! »

Max piqua un fard, n'osa plus regarder personne dans les yeux, et surtout pas M<sup>me</sup> de Rives, qui attendait, la mine impassible. Elle reprit, avec une légère nuance de reproche dans la voix :

« Cette élève en économie domestique, donc, Addy, Adelheid Panchaud, comme nous le savons à présent, a été envoyée à la cave par M<sup>me</sup> Canaris, pour y chercher une autre bouteille des réserves maison. Reinhard Tristan Heydrich, bon cavalier, s'est proposé d'accompagner la jeune fille... Au fait, je prendrais bien à présent une gorgée de notre petit roussillon », fit la narratrice d'une voix rauque, en s'adressant à Max. Le chauffeur se hâta de quitter la pièce pour aller chercher ce qu'on lui demandait.

À peine avait-il franchi la porte que madame reprenait son rapport d'une voix légèrement réprobatrice.

« Au bout d'un certain temps, comme ils n'étaient toujours pas revenus, l'amiral Canaris, sachant que je connaissais les nobles nectars, m'a demandé d'aller porter conseil aux deux jeunes gens. Je les ai trouvés copulant *a tergo* avec une grande énergie, et je me suis retirée discrètement. Lorsqu'ils sont enfin remontés avec la bouteille, monsieur le lieutenant a annoncé, en passant, qu'il allait faire sous peu l'annonce officielle de ses fiançailles. Cela ne concernait toutefois pas cette Adelheid, dont le pourtour des narines est devenu tout blanc à cette nouvelle. Reini n'avait plus désormais pour cette jeune fille qu'un sourire glacé et narquois. »

Antoinette en vint à sa conclusion :

« Ce Reinhard Tristan Heydrich est un véritable porc ! »